

BUZENVAL

Par Marie-Claude Puce

Après avoir passé les trente premiers mois de ma vie à Paris, je suis Rueilloise depuis le 1er octobre 1949 et je demeure maintenant en centre-ville. C'est par un heureux hasard que mes parents et moi-même sommes venus habiter à Buzenval à cette date dans le domaine de La Fouilleuse que nous avons quitté en 1984 à la suite du décès de Monsieur Boussac et du rachat de ses propriétés par les frères Willot.

Ce domaine et celui de Jardy, appartenant à [Edmond Blanc](#), riche propriétaire éleveur, ont été vendus par ses héritiers à [Marcel Boussac](#), grand industriel et également propriétaire éleveur, locataire de la société d'encouragement dont dépendait le champ de course de Saint-Cloud, lui-même racheté par Marcel Boussac en 1952.

Il se trouve que mes grands-parents paternels travaillaient tous les deux au service de Monsieur et Madame Boussac.

Mon grand-père, Anglais, jockey de métier, s'occupait des haras de Monsieur Boussac et ma grand-mère était la dame de compagnie de Madame Boussac, cantatrice soprano du nom de [Fanny Heldy](#), elle l'accompagna dans toutes ses tournées partout en France et à l'étranger. Mon père et leur fille, pratiquement du même âge, avaient été élevés ensemble, des liens amicaux forts avaient été tissés au-delà du statut patrons/employés.



M. Boussac (1922)

Fortuitement, un des cinq pavillons de gardien du domaine de La Fouilleuse fut vacant début octobre 1949. C'est ainsi que Monsieur Boussac proposa à mes parents de nous y loger, ce qu'ils acceptèrent, et il nous permit donc de nous installer au 119 de la rue du Lieutenant-Colonel de Montbrison.



Mme Boussac

C'est dans cette grande propriété comportant une immense demeure de style anglo-normand, des dépendances, des écuries et un portail, vestige d'un ancien château du 17ème siècle, au sein même du champ de course de Saint Cloud, que j'ai passé toute mon enfance et ma jeunesse.

J'ai donc fait toute ma scolarité primaire à l'école de Buzenval devenue ensuite école Jean Macé. Ecole maternelle avec Madame Lenoir. Là, j'ai fait la connaissance de garçons et de filles avec lesquels pour certains je conserve encore des contacts ; l'école était mixte en maternelle. Ensuite école primaire, garçons et filles séparés, avec successivement Mesdames Hamelin (cours préparatoire), Levy (cours élémentaire 1 et 2), Demaison (cours moyen 1 et 2).

Si l'on passait le Certificat d'Etudes, nous allions alors l'année suivante chez Madame la directrice, Madame Lapallu ou chez Madame Van Dyck qui lui succéda. Si nous devions aller au-delà et faire des études plus poussées, il fallait partir au lycée (j'y reviendrai).

Les deux écoles et les cours de récréation de celles-ci communiquaient par une grande porte en bois, bien évidemment toujours fermée à clef, mais c'est au travers des planches non jointives que nous faisons, garçons et filles, causerie en surveillant bien de ne pas être repérés par les « maîtresses » ou par les « maîtres » (c'est ainsi qu'on les appelait), redoutant tous et toutes les punitions et, pour les garçons, les colères d'un instituteur nommé monsieur Simon. 2

Je garde en mémoire la préparation des journées de remise des prix fin juin. Chants, récitations, scénettes devaient être présentés, par chaque classe, aux parents réunis dans la cour des garçons avant que ne tombe le verdict des prix : prix d'honneur, prix d'excellence, 1er prix, 2ème, etc. La boule au ventre, les élèves attendaient ce moment.

Une autre période importante de l'année était aussi la préparation de la fête de gymnastique qui se passait en mai (sur le stade Shell avenue des acacias en bas de Rueil) et réunissait toutes les écoles de Rueil-Malmaison, chacune, avec ses élèves vêtus tout de blanc, présentant une série de « mouvements d'ensemble ».

Mais de ces années d'école primaire, il me reste un souvenir plus marquant que les autres, celui de la commémoration de la bataille de Buzenval de 1870. Chaque année, nous nous rendions au monument aux morts pour chanter La Marseillaise que nous avons apprise et moult fois répétée en classe. Cela, à la fois, m'impressionnait et me remplissait de fierté. Peut-être un côté un peu patriote et c'est sans doute pour cela que ce souvenir d'enfant est pour moi plus prégnant que beaucoup d'autres.

La vie se déroulait tranquillement et de manière très agréable dans ce petit village de Buzenval à cette époque totalement rural et campagnard. Il n'était pas rare de voir passer rue du Lieutenant-Colonel de Montbrison une charrette à foin remplie de paille, tirée par un cheval et conduite par un monsieur que l'on appelait « le père la paille ou le père lapin », il ramassait effectivement les peaux et les bourraient de paille.

Pour ma part, j'invitais mes copains et copines d'école le jeudi après-midi, jour de congé hebdomadaire, à venir jouer avec moi et gambader dans ce domaine de La Fouilleuse, très commode pour de grandes parties de cache-cache, de ballon prisonnier, du vélo et autres jeux. Il y avait un poulailler et un élevage de lapins. Un méchant jars nous poursuivait pour nous pincer les mollets...

Les week-ends, c'étaient de temps en temps les amis de mes parents, avec leurs enfants, qui venaient nous voir l'après-midi pour le goûter et profiter de ce beau domaine. Nous passions des disques, nous chantions et dansions. C'était une vie bien différente de ce que nous connaissons aujourd'hui... Les jours de courses de chevaux, nous nous massions au bord de la piste pour regarder passer ces bolides chevauchés par des petits hommes habillés de couleurs chatoyantes et nous étions au premier plan.

L'écurie de Monsieur Boussac y était bien évidemment représentée avec son jockey attitré, Roger Poincelet, portant les couleurs de l'écurie : casaque orange et toque grise. Mais une autre attraction plus exceptionnelle était celle de l'avion personnel de Monsieur Boussac qui venait se poser sur le champ de course sous nos yeux sur la piste des « 900 mètres ».

Un problème récurrent obligeait mes parents à se transformer très souvent en gendarmes. Une grande piscine, creusée pendant la guerre par les Allemands, avec vidange sous le niveau des égouts et donc impossible à vider complètement, se trouvait en bordure de la rue et juste devant notre pavillon. Crapauds et grenouilles y avaient élu domicile. Celle-ci attisait la curiosité des gens et particulièrement celle des enfants qui n'hésitaient pas à venir au bord à la sortie des écoles. La propriété, à l'époque, n'était pas clôturée, il y avait juste un petit talus et des buissons ce qui n'empêchait pas l'intrusion et les risques d'accident et amenait donc mes parents à chasser les intrus, qui osaient s'y aventurer, en se fâchant.

Dans ce petit village verdoyant, c'était encore vraiment la campagne, se trouvaient des vergers (prunes et cerises aigrelettes dont nous nous régaliions hors la vue des parents), des champs cultivés, une ferme, des « bougnats » (nous nous chauffions alors au charbon, boulet ou anthracite).

Nous nous armions de courage, à pied, plus souvent en vélo, car peu de gens possédaient des voitures à cette époque, pour aller faire le plein d'eau à la source d'eau potable du bois de Saint Cucufa (mon père a acheté une Rosengart en 1952). [Laurent Dauthuille](#), notre champion boxeur, avait une grosse voiture, Monsieur le curé en avait également une petite, ainsi qu'une infirmière qui faisait des domiciles (Mademoiselle Arzelec, ancienne religieuse) et le médecin (docteur Cadoret) qui « montait » de Rueil ville pour nous soigner. Ce peu de circulation nous permettait, à nous les enfants du village, de nous retrouver pour faire du patin à roulettes et de la bicyclette sur la rue sans être vraiment dérangés, de jouer aux billes ou aux osselets sur les bas-côtés. C'était notre lieu de rencontre.

L'ambiance du quartier était plutôt sympathique, familiale et familière dans l'ensemble, tous les habitants se connaissaient, on ne parlait pas d'insécurité. Il n'y avait pas de commerce dans notre secteur, à l'exception d'une petite épicerie faisant dépôt de pain située avenue de Fouilleuse juste en face de la grande porte en bois de l'entrée de l'école des garçons et des garages de la famille Bénard. C'est là que nos parents faisaient « leurs commissions » quand ils n'allaient pas au marché de Rueil ou de Suresnes, beaucoup plus éloignés. C'était souvent là aussi le lieu de leurs rencontres à eux, en plus celui de la sortie des écoles ou de la sortie de la messe pour ceux qui fréquentaient l'église de Buzenval.

Dans ce modeste pavillon, au début de notre emménagement, nous n'avions que peu de chauffage, poêle à charbon dans la pièce principale, poêles Mirus en fonte pour les chambres. L'hiver, les carreaux de nos fenêtres se transformaient souvent en verre opaque à cause du givre. Je trouvais cela très beau en imaginant des fleurs ou autres dessins. Nous n'avions pas de réfrigérateur, mais un garde-manger à la cave qui en faisait office. Notre vie était simple et heureuse, bien différente et plus confortable que notre chambre d'hôtel parisienne. Ma petite soeur, Jocelyne, naquit en avril 1954.

De religion catholique, j'ai bien entendu fréquenté dès l'âge de 8 ans l'église de Buzenval pour y suivre les années de catéchisme conduisant à la communion solennelle. Il me fallait « monter la côte de Buzenval » pour y accéder (j'y reviendrai également). Le prêtre s'appelait le curé Addeux. La messe était alors en latin et nous la connaissions par cœur sans bien comprendre d'ailleurs ce que nous disions. C'est quand même plus clair maintenant en français ! Quant au catéchisme, là, c'était en français et il fallait apprendre par cœur et savoir répondre aux questions posées par monsieur le curé. J'ai fait ma première communion à l'église de Buzenval, puis ma communion solennelle et je m'y suis également mariée. Ma hantise pendant les années de catéchisme était le moment de la confession. Que dire ? « Je n'ai rien fait de mal ». Les « dames de catéchisme », comme nous les appelions, étaient très gentilles et, outre catéchisme et communions, nous préparions avec elles la kermesse qui se déroulait autour de l'église, c'était un moment très festif. Pour les fêtes de Noël, un grand poêle était allumé et ronronnait pendant la messe nous enfumant bien souvent et laissant une odeur tenace sur nos vêtements « du dimanche »...

J'ai parlé plus haut de lycée et de la côte de Buzenval, j'y reviens donc.

Lorsque j'ai eu 11 ans, il m'a fallu changer d'école ayant terminé le primaire à l'école de Buzenval. Il n'y avait pas de lycée à Rueil, juste une école ménagère dans le bas de Rueil. J'ai donc été inscrite en 6ème au lycée de Saint Cloud. Et là, problème... Comment s'y rendre ? En vélo ? Et comment y aller les jours de pluie et l'hiver ?

C'est à ce moment que commencèrent, les matins, les montées en courant de la côte de Buzenval car il existait un seul et unique moyen de transport : un car venant du bas de Rueil et allant jusqu'au pont de Sèvres. Il avait un arrêt à l'église de Buzenval, puis un autre rue du Colonel de Rochebrune, juste au bout du champ de course, au carrefour appelé « Roi soleil ». Il ne fallait pas le rater, car il devait passer à peu près toutes les heures... Arrivée là, descendue du car, il me fallait continuer à

ped jusqu'au lycée de Saint Cloud, avenue de la République. Aux beaux jours, j'utilisais le vieux vélo de ma grand-mère, mais il fallait également toujours monter la côte de Buzenval ou la côte de la rue de l'Yser pour accéder à la rue du Colonel de Rochebrune.

Voici, à toutes fins utiles, quelques souvenirs égrenés en vrac de mon enfance dans ce charmant village de Buzenval et c'est toujours avec émotion que je repasse devant « ma maison ».

Marie-Claude Puce (décembre 2022)